

Emergence et expansion de l'art aurignacien

Georges Sauvet¹, Carole Fritz², Gilles Tosello³

¹ UMR 5608, TRACES, Maison de la Recherche, av. A. Machado, 31058 Toulouse-Cedex,
georges.sauvet@orange.fr

² idem, carole.fritz@univ-tlse2.fr

³ idem, gilles.tosello@wanadoo.fr

Résumé : Les sites ayant livré de l'art mobilier ou de l'art pariétal que l'on peut attribuer à l'Aurignacien, sur une base culturelle et/ou chronologique sûre, sont rares, mais ils permettent cependant de situer l'émergence de la représentation plastique et graphique en Europe dans un intervalle de temps compris entre 33.000 et 30.000 BP. Les récentes découvertes imposent une révision de l'art aurignacien. L'expansion rapide du phénomène en France et en Espagne montre qu'une profonde mutation culturelle a traversé l'Europe occidentale au début du Paléolithique supérieur. L'imbrication géographique des éléments formels et thématiques que l'on constate dans l'art pariétal est en faveur de réseaux d'échange étendus et fluctuants qui rendent difficile l'identification de territoires.

Abstract : Sites which can be assigned to Aurignacian on a cultural or chronological basis and which have given portable art or rock art are very scarce. On this ground, the first plastic and graphic representations can nevertheless be situated approximately between 33,000 and 30,000 BP. Recent discoveries ask for a deep revision of the so-called "Aurignacian art". The fast expansion of the phenomenon that can be traced in various French and Spanish sites shows that a deep cultural mutation went across Western Europe at the beginning of the Upper Palaeolithic. The geographic overlapping of motifs and forms in cave art can be interpreted by the existence of extended and changing networks, which makes difficult the identification of territories.

1. Introduction

Les productions artistiques constituent sans doute l'un des meilleurs moyens dont dispose le préhistorien pour discerner d'éventuelles frontières régionales. Mais nous devons d'abord nous interroger sur la pertinence d'une telle notion pour des chasseurs-collecteurs paléolithiques. Le terme de « territoire » et plus encore celui de « frontière » dans leur acception moderne semblent inadaptés. Pourtant des chasseurs habitués à se déplacer dans de vastes espaces devaient bien avoir la notion d'un « en deçà » et d'un « au-delà » (« au-delà de ce point vivent des gens différents de nous, qui ne parlent pas la même langue, qui ne prient pas les mêmes dieux, qui ne pratiquent pas les mêmes rites, qui n'utilisent pas les mêmes outils et ne les fabriquent pas la même manière »). Les différences peuvent être si subtiles qu'elles ne laissent pas de traces archéologiques, mais l'art est un domaine particulièrement sensible, car il s'exprime au moyen de symboles qui jouent un rôle essentiel dans la construction de l'*identité culturelle*. Il est donc tout à fait légitime de rechercher dans l'art des indices de différenciation de groupes ayant vécu sur des territoires voisins.

Cependant, pour la période 40.000-30.000 BP, qui correspond à l'expansion de l'homme anatomiquement moderne en Europe et à l'émergence de l'art, les éléments dont nous disposons sont très fragmentaires et dispersés. L'imprécision des datations radiocarbone au-delà de 30.000 BP et l'absence presque complète de restes anatomiques attribuables à l'homme moderne compliquent singulièrement la tâche des préhistoriens et des anthropologues. Cette imprécision a ouvert la porte à divers modèles contradictoires et donc sujets à d'âpres controverses.

Nous n'aborderons pas le problème de la rencontre des hommes anatomiquement modernes avec les derniers Néandertaliens, ni la manière dont les seconds ont été amenés à disparaître. Ce sujet à lui seul nécessiterait de longs développements. Que les quelques éléments de parure connus dans des gisements châtelperroniens (Arcy-sur-Cure, Quinçay, St-Cézaire) soient le produit d'une acculturation ou le fruit d'une invention autonome, est finalement un problème mineur, puisque l'on sait que, quelques millénaires plus tard, l'Europe sera entièrement occupée par les porteurs de la culture aurignacienne. Un autre problème réside dans le fait que l'on ne connaît pas de restes humains indubitablement modernes pour les débuts de l'Aurignacien. Actuellement, les plus anciens, découverts en Roumanie sont datés de 35.000 BP environ (Trinkaus *et al.* 2003).

Entre les causes d'erreur intrinsèques liées à la méthode de datation par le carbone 14 et la difficulté

d'attribution culturelle des vestiges matériels appartenant à la phase aurignacienne la plus ancienne (appelée selon les auteurs proto-Aurignacien, Aurignacien archaïque ou Aurignacien 0), il est encore bien difficile aujourd'hui d'obtenir une vision cohérente du peuplement de l'Europe occidentale (Teyssandier et Liolios 2008 ; voir dans ce volume l'article de Teyssandier et Bon).

Le schéma qui semble aujourd'hui le plus probable est celui d'une arrivée en Europe par l'Est (Kozłowski et Otte 2000 ; Conard et Bolus 2003, 2006, 2008 ; Mellars 2004, Zilhao 2007), arrivée qui a dû être assez rapide si l'on en juge par les dates ^{14}C , rares et pour la plupart discutables, qui situent le Proto-Aurignacien entre 40.000 et 37.000 BP. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'une branche ait suivi la vallée du Danube, tandis qu'une autre contournait les Alpes par le sud, le long de la Méditerranée. L'entrée en scène de l'Aurignacien ancien stricto sensu paraît également rapide puisque les dates les plus anciennes dont on dispose sont presque identiques, du Jura souabe aux Asturies (entre 37 et 36.000 BP).

Dans ces pages, nous proposons d'examiner ce que l'art peut apporter à la discussion et de situer dans le temps les premières manifestations de caractère artistique indubitable.

2. Jura souabe

Il est logique de commencer notre tour d'Europe par le Jura souabe, car les vestiges d'art les plus anciens en proviennent (en particulier les plus anciennes œuvres figuratives). Il y a là un ensemble de quatre gisements très proches les uns des autres sur deux petits affluents du Danube.

Geissenklösterle a une longue stratigraphie étudiée par Joachim Hahn (1988) et récemment révisée par Nicholas Conard (Conard et Bolus 2003, 2008). La séquence n'est pas exempte de remaniements post-dépositionnels, mais les dates C14 restent très cohérentes si l'on ne considère que les valeurs moyennes de chaque niveau archéologique¹. L'écart entre les deux couches aurignaciennes s'est sensiblement resserré avec l'apport de nouvelles dates. Pour la phase aurignacienne la plus ancienne (couche III), la valeur moyenne se situe autour de 33.900 BP [17 dates entre 36.560 et 30.300] et celle de la couche supérieure (couche II) autour de 31.800 BP [16 dates entre 33.700 et 30.620] (Conard et Bolus 2008). Il est important de préciser que la couche III n'a livré que des

1. Compte tenu de la dispersion des dates au sein d'une même couche, il est préférable de ne prendre en compte que les valeurs moyennes calculées selon la méthode de R. Gillespie (1984).

perles d'ivoire et des dents perforées, alors que la couche II montre une véritable explosion des objets de parure, deux flûtes en os et surtout quatre statuettes d'ivoire (des mammoths et un homme aux bras levés dans l'attitude symbolique de l'orant).

Hohle Fels présente plusieurs couches aurignaciennes qui se superposent à une occupation moustérienne. La couche aurignacienne la plus ancienne (couche Vb) a un âge moyen de 32.525 BP (7 dates entre 35.710 et 31.290 BP ²). C'est de cette couche que provient une remarquable statuette féminine découverte en 2008. Les autres statuettes d'ivoire proviennent des couches supérieures, légèrement plus récentes : un humain à tête animale et un oiseau qui semble figuré en vol, issus de la couche IV (âge moyen 30.900 BP, 7 dates AMS entre 33.090 et 30.040 BP) et une tête de cheval, trouvée dans la couche III (moyenne 30.290 BP, 6 dates entre 31.140 et 29.780 BP) (Conard et Bolus 2008, Conard 2009).

À Vogelherd, deux couches aurignaciennes ont toutes deux fourni des sculptures sur ivoire, sensiblement contemporaines de celles de Hohle Fels. De la couche inférieure (c. V, 10 dates comprises entre 35.810 et 30.160 BP, moyenne 32.300 BP) proviennent un magnifique cheval complet et un mammoth, et de la couche supérieure (c. IV, une seule date de 30.730 BP), deux félins (Conard et Bolus 2003). On remarquera l'apposition de signes en croisillons sur la plupart des animaux, geste par lequel ces figurines sont transformées en supports de symboles. La répétition de ces signes conventionnels confirme l'existence d'un système de croyances déjà très élaboré.

Hohle Fels et Vogelherd ont tous deux livré des êtres composites, humains à tête animalisée. Ces figurines ne prennent sens que par comparaison avec une troisième qui provient du site de Hohlenstein-Stadel, remarquable, non seulement par ses dimensions (près de 30 cm), mais surtout par son sujet : un homme à tête de félin. La similitude de ces objets montre que les sites étaient occupés par un même groupe humain partageant des croyances et symboles identiques. L'âge de la statuette de Hohlenstein-Stadel est bien établi par quatre dates C14 cohérentes comprises entre 32.270 et 31.440 BP (moyenne 31.840 BP).

Si l'on essaie de mettre en correspondance chronologique les stratigraphies de ces quatre gisements aurignaciens du Jura souabe ayant livré des œuvres d'art, on voit que les couches aurignaciennes

sont comprises entre 36.500 et 30.000 BP, mais que les couches ayant livré des œuvres figuratives se concentrent dans une fourchette de temps assez brève, approximativement comprise entre 32.500 et 30.700 BP, alors que la couche III de Geissenklösterle qui n'a livré à ce jour que quelques perles d'ivoire et des dents perforées atteste d'une présence aurignacienne plus ancienne (Tab. 1). Au total, c'est plus d'une vingtaine de statuettes qui ont été mises au jour dans les sites aurignaciens du Jura souabe et les dernières statuettes d'ivoire mises au jour en 2007 à Vogelherd, dont un remarquable mammoth complet trouvé hors stratigraphie, se situent très probablement dans la même fourchette chronologique. Cela semble indiquer que les Aurignaciens ne sont pas parvenus dans le Jura souabe en possession d'un art figuratif, mais qu'ils l'ont développé *sur place* après leur arrivée. À l'appui de cette hypothèse, il faut rappeler qu'aucun témoin figuratif n'a été signalé³ en Europe dans un gisement ayant livré des industries attribuées à un Aurignacien archaïque ou Proto-Aurignacien et daté entre 35 et 40.000 BP.

Il est important de noter qu'un *décor pariétal* a peut-être existé dans les habitats du Jura souabe dès cette époque. En effet, des fragments de calcaire portant des traces de peintures rouges, jaunes et noires et provenant probablement des voûtes et des parois ont été trouvés à Geissenklösterle dans la couche II. Nous verrons que la même situation existe également en Périgord.

	Geissenklösterle	Hohle Fels	Vogelherd	Hohlenstein-Stadel
30000		c.III 30300		
			c.IV 30730	
		c. IV 30900		
31000				31440
	c.II 31760			
32000			c.V 32300	32270
		c.Vb 32520		
33000				
34000		c.III 33910		

Tab. 1 : Âges moyens (BP) des niveaux aurignaciens des gisements du Jura souabe ; en grisé, les niveaux ayant fourni des œuvres d'art figuratif.

2. En excluant une huitième date de 40.000 ± 500 BP qui semble aberrante, car elle serait plus ancienne que les 6 dates obtenues pour les couches inférieures (couches VI à IX) rapportées au Paléolithique moyen (Conard 2009).

3. Voir dans ce volume l'article de F. Bernaldo de Quirós signalant de possibles œuvres figuratives dans un niveau de la grotte du Castillo daté de 38.500 BP environ.

3. Les plus anciens sites pariétaux datés

Grotte Chauvet (Ardèche)

Pour aborder la question de l'art pariétal rapportable à l'Aurignacien, il faut commencer par le cas de la grotte Chauvet, car c'est à la fois le plus net, le plus spectaculaire, et le moins discuté, en dépit des réticences de certains. En effet, la découverte de cette grotte en décembre 1994 et les premières dates C14 communiquées au printemps 1995 ont totalement renouvelé notre conception de l'art aurignacien. A Chauvet, ce sont des peintures d'un degré de sophistication insoupçonné jusqu'alors qui ont été datées entre 30 et 32.000 BP (Clottes *dir.* 2001). Outre ces dates extrêmement précoces, la grotte Chauvet a surpris les spécialistes par sa thématique exceptionnelle, dans laquelle les félins et les rhinocéros occupent des panneaux centraux et sont numériquement dominants, contrairement à ce que l'on observe dans la plupart des grottes connues. Les mammoths et les ours sont également présents en grand nombre à côté d'espèces plus classiques comme les chevaux, les bovinés (aurochs, bisons) et les cervidés (cerf, mégacéros, renne). La présence de mains négatives et positives rouges complète ce tableau inhabituel.

On dispose aujourd'hui de huit datations directes obtenues pour des dessins noirs au charbon de bois. Ces dates sont parfaitement cohérentes entre elles et, compte tenu de leurs écarts-types, elles sont statistiquement compatibles avec une valeur moyenne unique de 30.800 BP. L'existence d'un art élaboré comme celui de la grotte Chauvet à une date aussi reculée oblige à réviser les schémas chronologiques sur lesquels nous sommes habitués à raisonner.

Il convient de rappeler ici que la chronologie de l'art pariétal est encore très largement fondée sur des appréciations stylistiques et des éléments indirects plus ou moins discutables, ce qui autorise les opinions les plus contradictoires à se manifester. Il n'y a que peu de temps que la méthode C14-AMS a permis d'obtenir des âges absolus par datation directe de pigments carbonés. Malheureusement, cette méthode s'est révélée moins fiable qu'on ne l'espérait, et dans de nombreux cas, les dates « absolues » ne sont pas moins contestables que celles qui reposaient sur des comparaisons formelles. Pendant la première moitié du XX^e siècle, on a utilisé une *chronologie longue* basée sur les propositions de l'abbé Breuil qui attribuait nombre de peintures et gravures à l'Aurignacien et faisait perdurer les dernières jusqu'à l'Azilien. La révision entreprise par A. Leroi-Gourhan a eu pour principal effet une forte contraction de la durée de l'art pariétal, puisque le plus ancien des quatre Styles qu'il distingue, le Style I, n'est constitué que des

blocs aurignaciens du Périgord. Tout se passe comme si l'art pariétal ne commençait véritablement qu'au Gravettien, avec le Style II, ce qui fait de ce modèle une *chronologie courte*.

Ces modèles ne font que refléter l'état de nos connaissances à un instant donné. Nous ne voyons aucune objection à les remettre en cause à l'occasion d'une découverte majeure comme celle de la grotte Chauvet. Au contraire, il nous semble que des mises à jour périodiques sont tout à fait salutaires. Nous nous contenterons ici de montrer comment Chauvet a changé notre regard sur les autres grottes et nous explorerons quelques-unes des pistes qu'un travail méthodique devra poursuivre et compléter.

Arcy-sur-Cure (Yonne)

Bien que la grande grotte d'Arcy-sur-Cure soit généralement attribuée au Gravettien, elle trouve sa place dans ce travail de révision. En effet, neuf dates comprises entre 30.160 et 26.250 BP ont été obtenues soit à l'occasion de sondages réalisés à proximité des peintures, soit sur des mouchages de torches recouvrant des peintures rouges (Baffier *et al.* 2001). La moyenne, également cohérente d'après les écarts-types, est de 28.500 BP. Or, les peintures de cette grotte sont très proches, thématiquement, de celles de Chauvet et les deux ensembles semblent bien appartenir à une même ambiance culturelle, même si 2000 ans les séparent.

Pondra (Cantabrie)

En Espagne cantabrique, C. González Sainz a tenté d'appliquer des mesures de thermoluminescence (TL) à la détermination de l'âge de spéléothèmes recouvrant des peintures et des gravures. Dans la grotte de Pondra, il a pu ainsi obtenir l'âge d'un filonnet de calcite qui recouvrait un trait rouge. La formation de cette concrétion remonterait à 35.740 ± 4.730 ans, ce qui équivaut à un âge radiocarbone non calibré d'environ 30.700 BP (González Sainz et San Miguel Llamosas 2001). Un cervidé rouge de cette même grotte, est également recouvert de concrétions dont l'une a pu être datée par TL de 26.972 ± 2.747 ans, ce qui fournit un *terminus ante quem* largement antérieur à ce que l'on aurait pu supposer au seul examen des caractéristiques stylistiques de l'animal.

La Garma (Cantabrie)

Dans la grotte inférieure de La Garma, C. González Sainz a également pu pratiquer plusieurs prélèvements sur des concrétions recouvrant les peintures rouges d'un aurochs et de deux bouquetins (González Sainz 2003). La datation par TL d'un filonnet de calcite recouvrant un capriné a donné un peu plus de 30.000 ans et un

dosage par la méthode U/Th de cette même concrétion un peu plus de 26.000 BP. Cette fois encore, l'ordre de grandeur révélé par ces dates est très antérieur à celui que de simples considérations stylistiques auraient conduit à proposer.

Bien que ces dates soient très imprécises et qu'elles ne permettent pas d'affirmer l'appartenance de ces peintures à l'Aurignacien, elles vont dans le sens d'un vieillissement considérable par rapport à nos critères habituels. Des dates antérieures à 28.000 BP deviennent relativement fréquentes, ce qui montre que Chauvet ne fut sans doute pas un cas aussi exceptionnel qu'on l'a cru tout d'abord. Il semble qu'un peu partout en Europe, les Aurignaciens aient acquis les mécanismes perceptifs leur permettant d'identifier des objets du monde réel dans des projections planes, passant ainsi de la représentation tridimensionnelle au dessin. Le « succès » de ce nouveau mode d'expression – l'invention de l'art graphique – semble avoir été immédiat, si l'on en juge par le temps relativement bref qu'il a mis à se propager dans toute l'aire de répartition de cette culture. Nous reviendrons sur les implications de cette diffusion rapide.

La Peña de Candamo (Asturies)

Dans la quête d'arguments en faveur d'un art pariétal aurignacien, on ne doit pas passer sous silence la datation obtenue récemment à La Peña de Candamo par J. Fortea Pérez (2001-2001, 2002). En effet, ce sont ici des ponctuations noires superposées à des taureaux jaunes qui ont été datées de 32.310 ± 690 BP (GifA-96138) et 33.910 ± 840 BP (GifA-98201). Si l'on accepte ces dates, ces taureaux seraient les plus vieux dessins figuratifs d'Europe. Depuis la découverte de Chauvet, nous avons appris à être prudents dans nos appréciations chronologiques, mais il faut admettre que le style archaïque de ces silhouettes jaunes ne s'y oppose pas. J. Fortea a compris l'extrême importance de ces dates et a souhaité les confirmer en pratiquant de nouveaux prélèvements des mêmes ponctuations en vue de nouvelles datations. Malheureusement, les résultats obtenus, également cohérents entre eux, n'ont pas du tout confirmé les précédents, puisqu'ils se situent entre 15 et 16.000 BP. À l'heure actuelle, aucune explication satisfaisante de cette énorme et troublante différence ne peut être proposée et il n'est pas possible de privilégier l'une des deux séries de dates.

En dehors des cas précédents où des éléments de datation objectifs existaient, il existe des exemples où les seuls éléments d'appréciation chronologique sont purement formels. Dans ce domaine, la plus grande prudence est de rigueur. On évitera de se fonder sur des éléments isolés dont la valeur chronologique est contestable, pour ne prendre en considération que des

faisceaux d'arguments convergents afin de limiter les risques d'erreur.

Pour aborder cet examen critique, nous distinguerons le cas des sites pour lesquels la fréquentation aurignacienne est certaine (grâce à la présence de vestiges matériels retrouvés à l'entrée de la grotte) et le cas des sites pour lesquels l'attribution aurignacienne repose uniquement sur des considérations formelles et stylistiques. Il nous semble que la probabilité est plus forte dans le premier cas que dans le second.

4. Sites ornés à fréquentation aurignacienne attestée

Pair-Non-Pair (Gironde)

Le cas de Pair-Non-Pair est intéressant à plus d'un titre, car les représentations de cette grotte sont souvent considérées comme typiques du Style II de Leroi-Gourhan et, en conséquence, attribuées au Périgordien. Ce postulat doit aujourd'hui être réexaminé. En effet, la stratigraphie de la grotte comporte une succession de Moustérien, Châtelperronien, Aurignacien et Gravettien (Périgordien supérieur). Certaines gravures se situent à la hauteur de la couche 3 (Delluc et Delluc 1991, 55-110). Si l'on se réfère aux coupes de François Daleau, elles seraient donc au ras du sol foulé par les premiers Gravettiens (fig. 1). Une telle éventualité n'est pas exclue, mais il semble plus probable que ces œuvres aient été exécutées antérieurement, alors que le sol était quelques dizaines de centimètres plus bas, *c'est-à-dire pendant l'Aurignacien*.

Cette évidence a souvent été occultée, parce qu'elle ne cadrerait pas avec une application stricte du schéma de Leroi-Gourhan, mais le raisonnement est dangereusement circulaire, puisque ce sont justement les figures de Pair-Non-Pair qui ont servi à définir les critères du Style II. Or, pour Leroi-Gourhan, le Style II englobe le Gravettien et ce qu'il appelait « l'inter Gravetto-Solutréen ». En conséquence, les animaux de Pair-Non-Pair ne pouvaient être que gravettiens. En 1991, B. et G. Delluc reconnaissaient que « si les gravures de Pair-Non-Pair sont rapportées habituellement plus souvent au Gravettien qu'à l'Aurignacien, c'est à des motifs stylistiques qu'elles doivent cette préférence car, à ce jour, on ne possède rien de semblable dans l'Aurignacien daté » (1991, p. 64). Depuis cette date, la découverte de la grotte Chauvet a considérablement changé la donne, et la proposition doit être renversée. Il n'y a plus aujourd'hui aucune raison de rejeter l'hypothèse que ces gravures puissent être, en partie au moins, aurignaciennes, ainsi que Daleau lui-même le pensait à la fin de sa vie (Martinez et Loizeau 2006 ; Delluc et Delluc 2003).

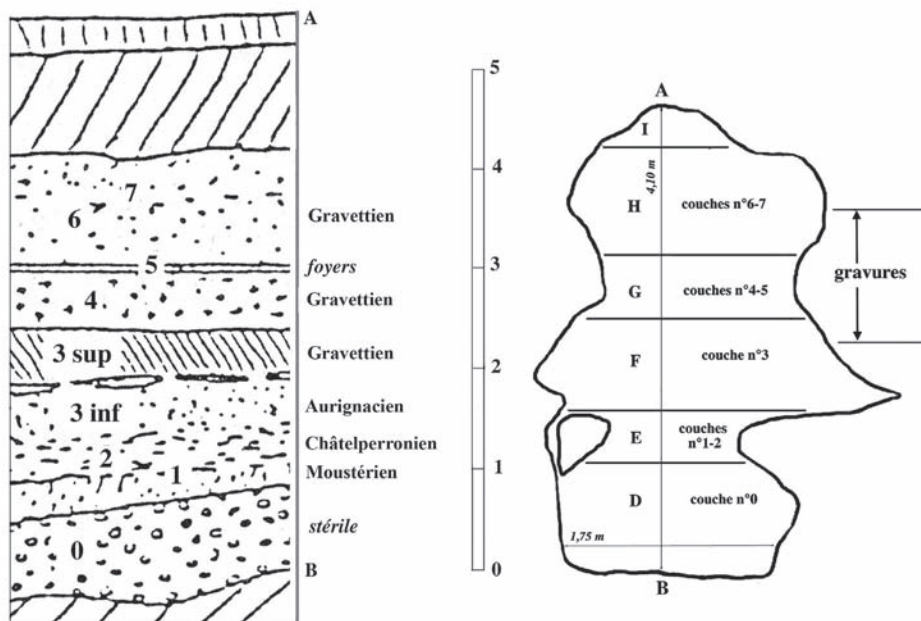


Figure 1 : Grotte de Pair-Non-Pair (Gironde). A gauche, fragment d'une coupe longitudinale avec indication des couches archéologiques (d'après des documents de F. Daleau in Delluc et Delluc 1991, fig. 34) ; à droite, coupe transversale avec indication de la hauteur des gravures au niveau du n°35 de l'inventaire de B. et G. Delluc (d'après Roussot 1984, fig. 2).

D'une façon plus générale, c'est l'équation « art aurignacien = Style I » qu'il convient de remettre en cause.

Les Bernous (Dordogne)

Une situation semblable se reproduit dans la grotte des Bernous (Delluc et Delluc 1991). Une fouille, réalisée par D. Peyrony, n'a livré que très peu de matériel : quelques pièces d'allure moustérienne et d'autres rapportées à l'Aurignacien. Ici, rien n'évoque le Gravettien et H. Breuil a toujours considéré sans la moindre hésitation ces figures d'apparence très archaïque comme aurignaciennes.

On notera en outre que la thématique associant le mammouth, le rhinocéros et l'ours s'accorde parfaitement avec celle de Chauvet. Les découvertes récentes ont finalement conduit à un consensus sur l'âge aurignacien de cette petite grotte (Delluc et Delluc 2003).

La Mouthe (Dordogne)

La première salle de La Mouthe présente sur la voûte et les parois quatre bovinés et un cheval en simple contour peu modelé et sans extrémités. Les caractéristiques formelles de ces grandes figures piquetées sont peu différentes de celles de Pair-Non-Pair et des Bernous. En outre, on sait que les Aurignaciens ont séjourné à l'entrée de la grotte ; il convient par conséquent de réintégrer ces gravures parmi les figures *potentiellement* aurignaciennes.

La rareté de l'art pariétal aurignacien en Périgord, alors même qu'il y a dans la région une forte implantation aurignacienne s'explique peut-être de la même façon que dans le Jura souabe : par la desquamation des voûtes et des parois des abris. Dans plusieurs cas, en effet, on sait que des effondrements se sont produits au cours même de l'occupation aurignacienne ; ils donnent par conséquent un *terminus ante quem* à la décoration pariétale. C'est le cas notamment de l'abri Blanchard où un bloc d'origine pariétale a été trouvé dans les éboulis qui recouvraient la couche supérieure aurignacienne. Ce bloc porte le ventre fortement météorisé et les membres terminés par des sabots en boulets d'un probable équidé. Il s'agit d'une peinture bichrome (dessin de contour noir et remplissage rouge). Dans ce cas particulier, le degré d'élaboration technique n'a pas grand chose à envier à Chauvet (fig. 2).

À La Ferrassie, c'est dans la couche supérieure d'Aurignacien évolué que gisait un bloc portant la ligne dorsale d'un animal à queue courte (cervidé ou capriné). Là encore, une préparation rouge du fond semble avoir été appliquée.

Les bloc aurignaciens du Périgord

Blanchard et La Ferrassie attestent que l'art pariétal animalier a existé en Périgord dès l'Aurignacien, mais la région semble avoir développé une spécificité consistant à graver des blocs rocheux, notamment de gros blocs immeubles provenant d'effondrements antérieurs de la voûte. On y a déchiffré des fragments de figures animales, profondément gravés. Ces figures raides et

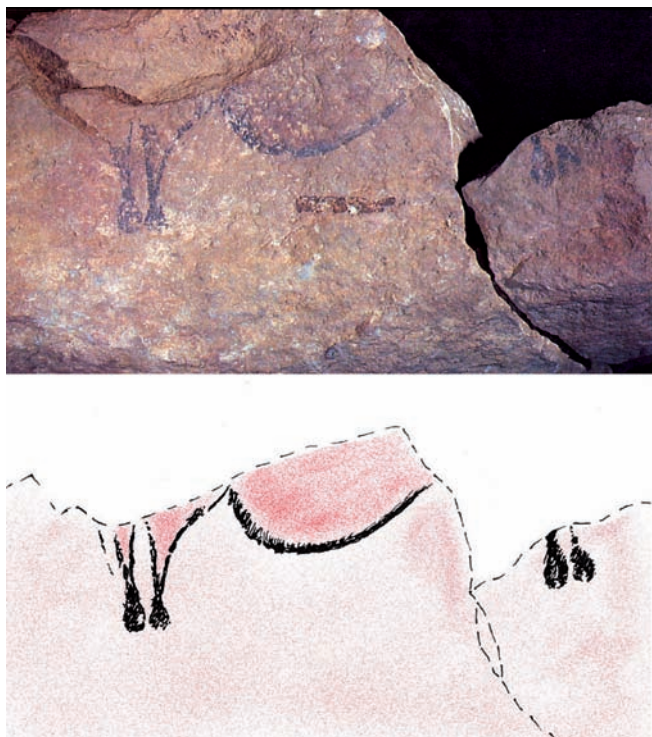


Figure 2 : Peinture bichrome de l'abri Blanchard (Dordogne) (cliché et dessin G. Tosello-C. Fritz).

sommaires qui ont été utilisées par Leroi-Gourhan pour définir son Style I. Le capriné de l'abri Belcayre a été trouvé entre deux couches d'Aurignacien typique ; la tête de cheval de l'abri Cellier provient également de l'Aurignacien typique, tandis que l'animal indéterminé de la Ferrassie est rapporté à l'Aurignacien évolué (Aurignacien IV du Périgord).

Le gisement du Bouil-Bleu en Charente-Maritime a livré, dans un contexte aurignacien, mal caractérisé et non daté, plusieurs dalles gravées de figures très intéressantes. On remarque notamment une tête de cheval et des mammoths superposés dont les lignes de dos sont étroitement emboîtées (Airvaux 2001). Cette caractéristique doit être rapprochée de mammoths gravés sur paroi à Chauvet (fig. 3). De telles convergences graphiques seraient difficiles à concevoir sans une source d'inspiration commune, difficilement compatible avec un modèle qui placerait des frontières rigides et immuables entre ces deux régions pourtant éloignées.

Sur le plan thématique, l'art aurignacien sur blocs du Périgord présente une abondance notable de représentations vulvaires. On en trouve dans pratiquement tous les abris, groupées ou isolées, de formes variées, avec sillon médian indiqué ou non. Il semble que ce thème figuratif ait pris localement une grande importance symbolique. Ce thème est un élément qui rapproche les abris du Périgord de la grotte Chauvet, puisque plusieurs exemplaires y sont également connus

(cf. Clottes 2001, figs. 117 et 164-167). Elles ont là une forme triangulaire avec sillon médian qui va devenir classique par la suite, puisque ce thème traverse tout le Paléolithique supérieur.

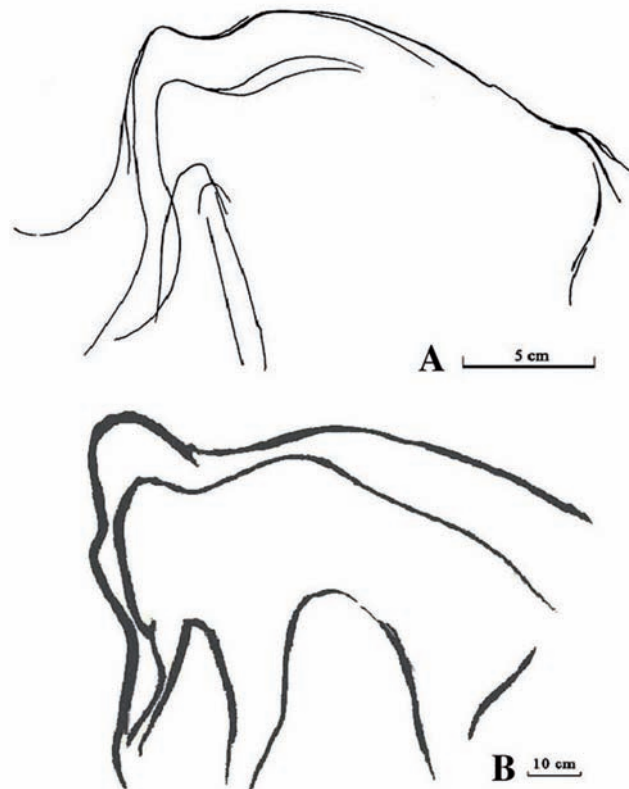


Figure 3 : Mammouths emboîtés. A) Le Bouil-Bleu (Charente-Maritime), plaque gravée (dessin inversé pour comparaison) ; B) Chauvet (Ardèche), gravure pariétale. (A : d'après Airvaux 2001 ; B : d'après photo).

El Castillo (Cantabrie)

Dans ce tour d'horizon des sites pariétaux ayant connu une fréquentation aurignacienne, une mention particulière doit revenir à la grotte du Castillo en Cantabrie, qui joue un rôle essentiel dans la discussion actuelle sur la transition Paléolithique moyen – Paléolithique supérieur. En effet, la couche 18 des fouilles de V. Cabrera et F. Bernaldo de Quiros est située entre deux couches stériles qui la séparent de la couche 20 (Moustérien) et de la couche 16 (Aurignacien typique). La base de cette couche (18c) a fourni cinq dates concordantes à plus de 40.000 BP et la couche 18b, cinq dates également cohérentes avec une moyenne de 38.500 BP. La discussion porte sur le fait de savoir si l'industrie de cette couche, qualifiée d'« Aurignacien de transition » par les auteurs, doit être attribuée à des Néandertals ou à des hommes modernes (cf. l'article de F. Bernaldo de Quiros *et al.* dans ce volume). L'importance cruciale de ce choix (qui ne s'appuie sur aucune donnée

anthropologique) vient des dates extrêmement précoces et de la présence dans cette couche d'un os hyoïde qui semble porter une gravure figurative représentant une patte et un ventre d'animal (Cabrera *et al.* 2001, fig. 23).

Quels que soient les auteurs de cet « Aurignacien de transition », on est certain que les Aurignaciens ont séjourné sous l'immense porche du Castillo. Sont-ils les créateurs d'une partie de l'art pariétal de la caverne comme le pensait l'abbé Breuil ? Il est possible qu'un cheval et un bouquetin profondément gravés sur un plafond proche de l'entrée soient des gravures aurignaciennes. La même question se pose à propos des silhouettes de bisons jaunes qui sont sous-jacentes à un ensemble de mains négatives vraisemblablement gravettiennes.

El Conde et La Viña (Asturies)

Dans plusieurs grottes des Asturies, on observe de profonds tracés fusiformes verticaux qui sont rapportés à une phase très ancienne du Paléolithique supérieur. Dans la grotte d'El Conde, la stratigraphie étudiée par Jordá, puis Freeman comprenait Moustérien, Aurignacien et Gravettien, et les traits gravés étaient recouverts par la couche gravettienne dont des lambeaux ont pu être datés de 21.930 et 23.930 BP. Il est donc très vraisemblable qu'ils ont été réalisés depuis le sol aurignacien (Fortea Pérez 2002). La même situation se reproduit à La Viña, où des gravures de ce type sont en partie recouvertes par les couches gravettiennes. C'est ce que Fortea appelle le « premier horizon artistique du Nalón ». Cependant, des incisions linéaires ne se prêtent guère à une analyse graphique.

Hornos de la Peña (Cantabrie)

Il est traditionnel de rapporter les gravures extérieures de Hornos de la Peña à l'Aurignacien, sous prétexte qu'il y avait de l'industrie aurignacienne dans la fouille effectuée au moment de la découverte. Toutefois, il y avait aussi du Solutréen et du Magdalénien. La comparaison avec un arrière-train de cheval sur os qui aurait été trouvé à la base de la stratigraphie n'emporte pas la conviction, ni du point de stylistique, ni du point de vue stratigraphique, car les couches étaient considérablement perturbées. En revanche, à l'intérieur de la grotte, des gravures tracées au doigt dans l'enduit argileux pourraient bien être aurignaciennes, en particulier un groupe de bouquetins qui ressemblent singulièrement à d'autres de Chauvet (fig. 4).

Dans cette même veine, mais sans argument décisif, nous serions tentés d'ajouter les gravures digitales de Gargas (Hautes- Pyrénées), mais il faut demeurer prudent, car la technique de gravure au doigt sur argile donne un résultat souvent sommaire qui peut passer pour archaïque. À Gargas, un niveau aurignacien a bien été identifié sous un niveau périgordien. Comme le pensait l'abbé Breuil, un âge aurignacien pour une partie de l'art pariétal de Gargas ne serait donc pas invraisemblable

L'Aldène (Hérault)

A cette liste de gisements possédant de solides arguments archéologiques en faveur d'une fréquentation aurignacienne, il convient désormais d'associer la grotte de l'Aldène. En effet, la datation des remplissages géologiques qui obstruaient l'étréture séparant la galerie principale de la galerie de gravures est venue confirmer les arguments stylistiques développés peu de temps après la découverte de la grotte Chauvet. Un détail remarquable

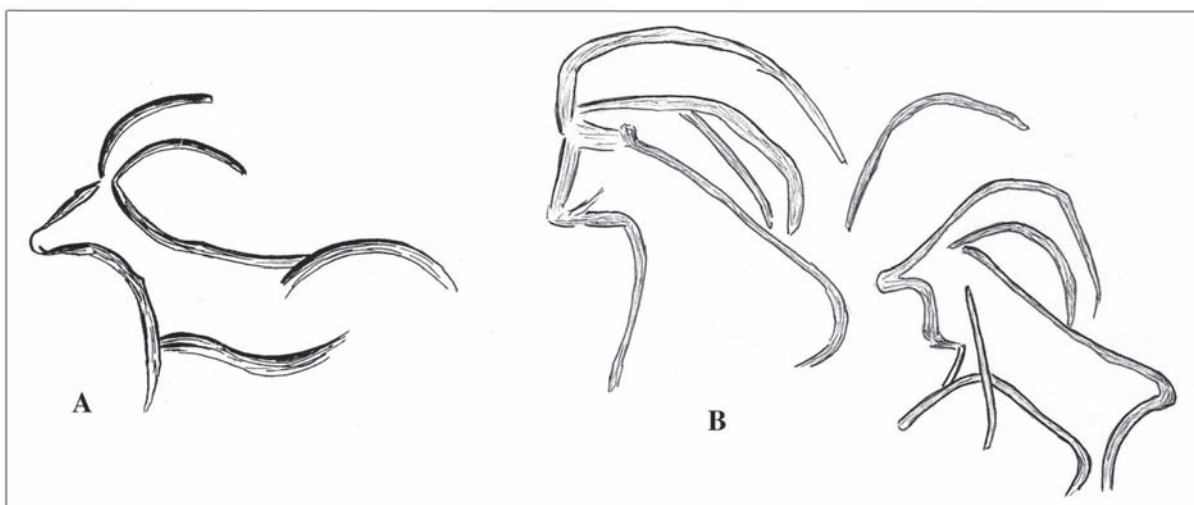


Figure 4 : Bouquetins en tracés digitaux. A) Hornos de la Peña (Cantabrie) ; B) Chauvet (Ardèche) (A : d'après Alcalde del Rio *et al.* 1912 ; B : d'après photo).

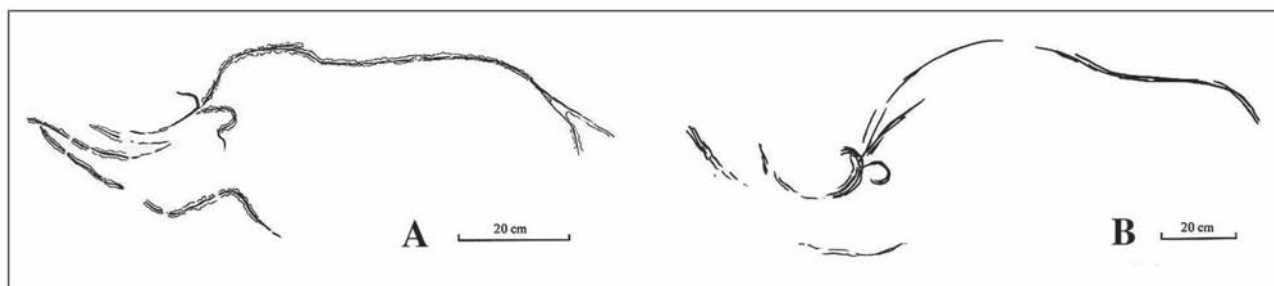


Figure 5 : Représentations pariétales de Rhinocéros. A) L'Aldène (Hérault) ; B) Chauvet (Ardèche) (A : d'après Vialou 1979 ; B : d'après photo).

des rhinocéros de Chauvet avait attiré l'attention : leurs oreilles dessinées par deux petites courbes accolées. Or, cette caractéristique se retrouve sur une figure de l'Aldène (fig. 5). D. Vialou était sceptique sur son identification comme rhinocéros (Vialou 1979), mais D. Sacchi (2001) utilisant des relevés antérieurs à ceux de D. Vialou, a remarqué cette similitude qui renforce singulièrement l'hypothèse d'un âge aurignacien pour les gravures de l'Aldène, ainsi que H. Breuil (1952) et A. Glory (1956) l'avaient initialement proposé.

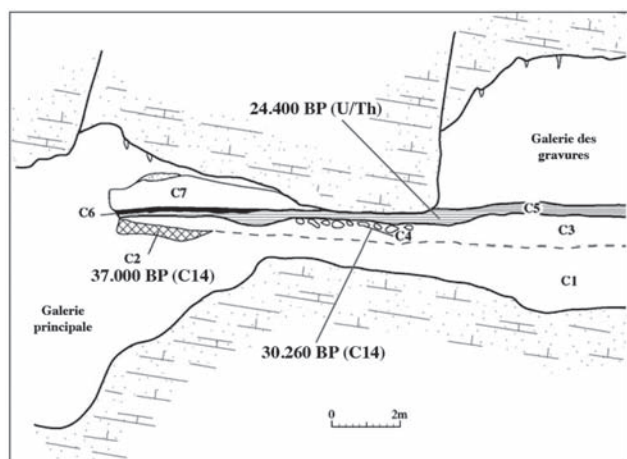


Figure 6 : L'Aldène (Hérault). Datation des sédiments et des planchers stalagmitiques obstruant l'accès de la galerie des gravures (d'après Ambert *et al.* 2005).

L'accès à la galerie des gravures était scellé par un plancher stalagmitique, jusqu'à ce que des mineurs le désobstruent. Des charbons trouvés immédiatement sous ce plancher, datés de 30.260 ± 220 BP, marquent ainsi la dernière incursion possible dans cette galerie (Ambert *et al.* 2005) (fig. 6).

5. Arguments stylistiques seuls (en absence de couche aurignacienne)

Les chevaux gravés de Chauvet et la sculpture de Vogelherd présentent des caractéristiques qu'il est

intéressant de rechercher dans des sites non datés ; par exemple, l'encolure en col de cygne, le museau aplati en spatule, le ventre météorisé sont des éléments souvent associés à La Baume-Latrone, La Croze-à-Gontran et Roucadour (fig. 7). L'argument stylistique va ici de pair avec un argument issu de la thématique générale de ces sites qui s'accorde bien avec celle de Chauvet, puisque la thématique de La Baume-Latrone comprend des mammoths et un félin, celle de la Croze-à-Gontran, des mammoths et celle de Roucadour, des mégacéros, des ours et des félins.

On sait que les représentations de mégacéros sont limitées aux phases anciennes du Paléolithique supérieur, mais la précision est insuffisante, car certaines ont fait l'objet de datations directes vers 25.000 BP à Cognac et même 19.500 BP à Cosquer. Toutefois, certains sont assez proches stylistiquement de ceux de Chauvet : même petite queue retroussée à Roucadour, même ramure courte et divergente à Pair-Non-Pair ; ils se rattachent sans difficulté à une source iconographique aurignacienne (fig. 8).

Cet inventaire se termine en mentionnant pour mémoire des grottes qui renferment des figures dont l'attribution à l'Aurignacien peut être envisagée. La grotte de la Cavaille (Dordogne) recèle des mammoths très proches de ceux du Bouil-Bleu (Delluc et Delluc 1991, p.110-117). En outre, une représentation vulvaire accentue le rapprochement avec les blocs aurignaciens. Il convient toutefois de signaler qu'il n'a pas été reconnu d'Aurignacien dans le gisement de l'entrée, mais seulement du Châtelperronien et un Gravettien (?).

Dans ce même esprit, il y aurait lieu de reconsidérer avec toute l'attention qu'elles méritent les gravures de la galerie « aurignacienne » des Trois-Frères (Ariège).

6. Continuité aurignaco-gravettienne ?

Après ce rapide tour d'horizon des œuvres qui sont potentiellement attribuables à l'Aurignacien avec des degrés de probabilité variables, il convient de dire

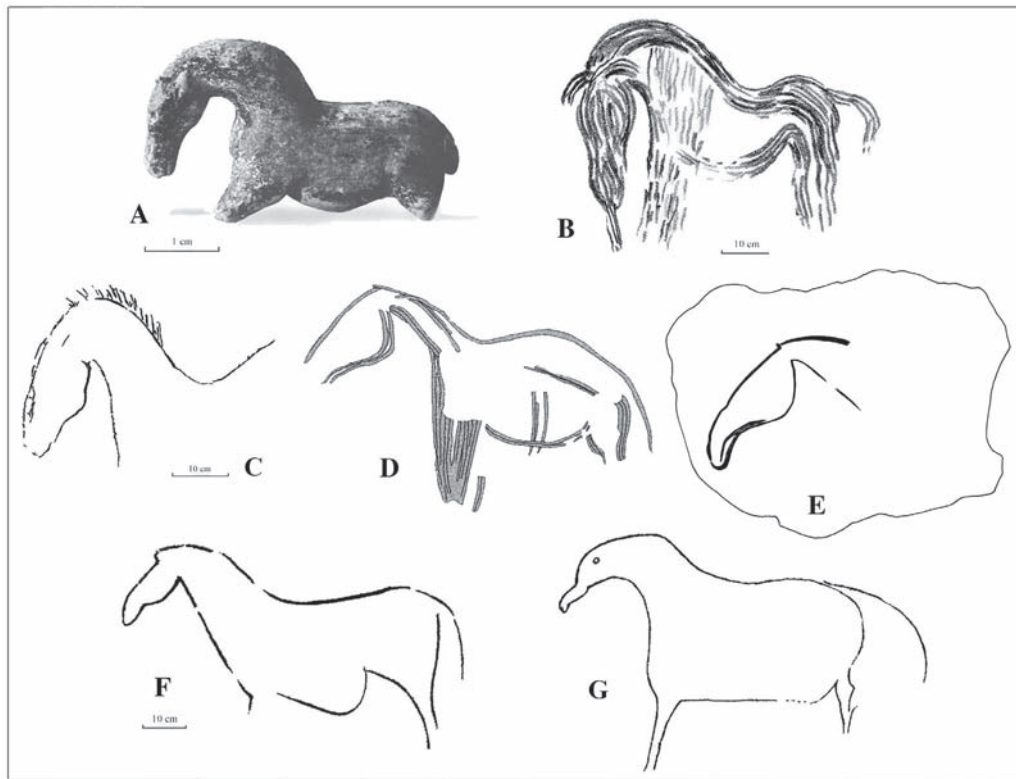


Figure 7 : Chevaux de facture aurignacienne. A) statuette d'ivoire, Vogelherd (Allemagne) ; B) La Baume-Latrone (Gard) ; C-D) Chauvet (Ardèche) ; E) Le Bouil-Bleu (Charente-Maritime) (dessin inversé) ; F) La Croze-à-Gontran (Dordogne) (dessin inversé) ; G) Roucadour (Lot). (A : d'après photo ; B : d'après photo ; C-D : d'après Clottes dir. 2001 ; E : d'après photo ; F : d'après Delluc et Delluc 1991 ; G : d'après Glory 1966).

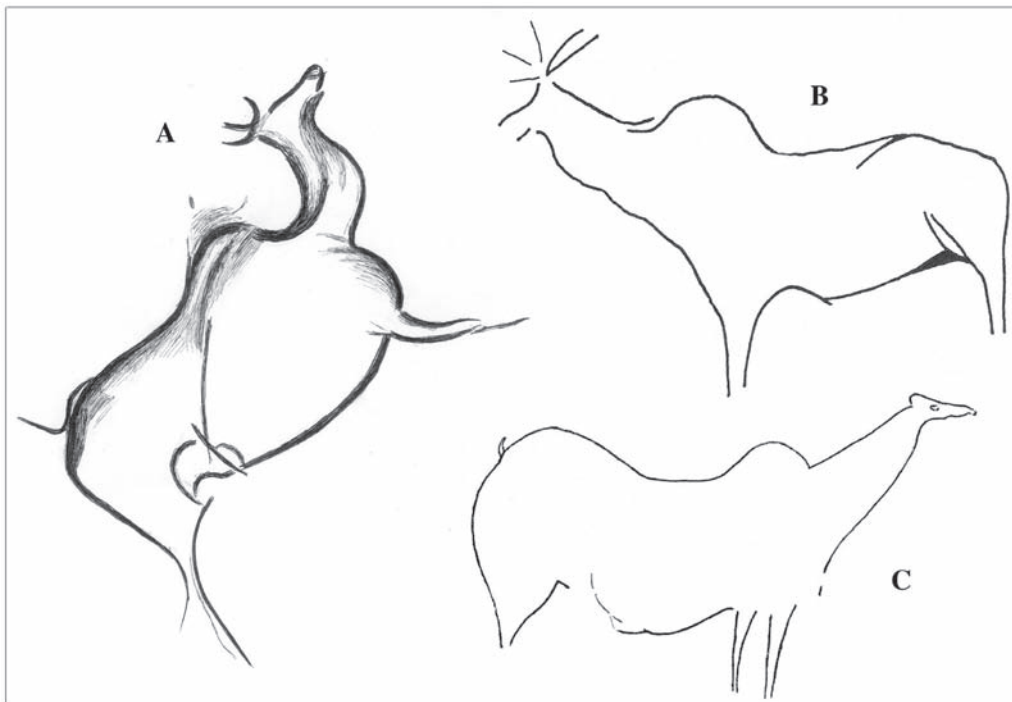


Figure 8 : Représentations pariétales de Mégacéros. A) Chauvet (Ardèche) ; B) Pair-Non-Pair (Gironde) ; C) Roucadour (Lot). (A : d'après photo ; B : d'après Delluc et Delluc 1991 ; C : d'après Glory 1966).

que l'une des principales difficultés est l'apparente continuité sur le plan artistique entre l'Aurignacien et le Gravettien. En chronologie absolue, la tranche de temps comprise entre 30 et 25.000 BP présente des œuvres qui ne diffèrent pas sensiblement de leurs homologues antérieures à 30.000 BP. Nous avons vu que la grande grotte d'Arcy présente de fortes affinités avec Chauvet malgré un décalage probable de 2000 à 2500 ans, ce qui explique que, dans le passé, nombre d'œuvres ont changé d'attribution au gré des auteurs. Attribuées à l'Aurignacien par l'abbé Breuil, elles ont été insérées par Leroi-Gourhan dans son Style II et donc rapportées au Gravettien. Aujourd'hui, la nouvelle référence qu'offre la grotte Chauvet, nous conduit à reprendre en considération beaucoup d'attributions aurignaciennes, revenant ainsi à l'interprétation première de l'abbé Breuil.

Dans la thématique, rien non plus ne permet de distinguer l'art aurignacien de l'art gravettien. Les thèmes animaliers préférés de grands sites d'art mobilier d'Europe centrale comme Dolni Vestonice et Pavlov sont toujours des félins, des ours, des rhinocéros, des mammouths. Pour cette raison, des affinités stylistiques troublantes comme celle qui existe entre les mammouths au ventre en arceau et aux pattes démesurées de Jovelle et de La Grèze (Dordogne) ou même d'El Arco (Cantabrie) ne permettent pas d'être plus précis sur leur âge qui s'étend peut-être même jusqu'au Solutréen, comme à La Grèze (Delluc et Delluc 1991).

Territoires aurignaciens ?

Ce long détour était nécessaire avant d'aborder le problème des éventuelles « frontières » que l'art permettrait de reconnaître entre groupes aurignaciens. Si l'on place sur une carte d'Europe les principaux foyers aurignaciens ayant livré des œuvres pariétales ou mobilières dont nous venons de discuter, en les assortissant des points d'interrogation qui reflètent les incertitudes, on obtient un tableau assez contrasté.

Parmi les acquis, l'art mobilier sur ivoire du Jura souabe constitue un point de référence bien défini autour de rondes-bosses animalières trouvées dans des couches dont les dates moyennes sont comprises entre 33.000 et 30.000 BP (35.810 ± 710 et 35.710 ± 360 BP étant les dates les plus anciennes attribuées respectivement à la couche V de Vogelherd et à la couche Vb de Hohle Fels). Aucun art figuratif n'est connu à ce jour dans les couches attribuées à l'Aurignacien archaïque, antérieures à 36.000 BP. L'émergence de cet art semble donc s'être produite *in situ*. En Périgord, sur ivoire et sur os, il n'existe presque rien, à l'exception de la spatule aux cupules de l'abri Blanchard dont le décor rappelle précisément le revers de la plaque à l'orant de Geissenklösterle.

En Aquitaine, on observe un important développement de la gravure sur pierre, souvent sur des blocs intransportables, avec des animaux frustes et surtout une multitude de signes vulvaires qui marquent l'originalité de la région.

En ce qui concerne l'art pariétal, on connaît des fragments de parois tombés dans des couches aurignaciennes, qui attestent d'une décoration antérieure ou contemporaine. Cela s'est produit dans le Jura souabe, en Périgord, et également à Fumane, en Italie. L'émergence de cet art pariétal se situe dans les trois cas entre 33 et 30.000 BP, c'est-à-dire à l'époque même où apparaissent les premières rondes-bosses. À l'heure actuelle, la plus ancienne grotte ornée datée avec certitude demeure Chauvet, et son âge moyen de 30.800 BP entre sans encombre dans la fourchette précédente. Il semble donc que l'on assiste à un phénomène qui a connu une expansion à la fois large et rapide.

Si nous admettons que, dans toute l'Europe occidentale, les différentes formes d'art mobilier et pariétal connues sont apparues à partir de 33.000 BP et sans doute en un laps de temps assez bref, alors cela implique l'existence de réseaux d'échange très étendus et de structures sociales d'une complexité que nous entrevoyons à peine aujourd'hui.

Malheureusement, les arguments pour soutenir cette hypothèse sont très ténus. En effet, nous reconnaissons volontiers que les similitudes entre telle et telle figure provenant de gisements éloignés ne sont pas suffisantes pour prouver l'existence de contacts directs entre les régions concernées. Il n'en demeure pas moins que des contacts entre groupes distants devaient se produire régulièrement, ne serait-ce qu'à l'occasion des recherches de matières premières siliceuses ou de la poursuite de gibiers migrateurs. Dès l'Aurignacien, on note que les aires d'approvisionnement s'étendent souvent sur plus de 100 km de rayon. Par conséquent, les espaces fréquentés par les différents groupes s'interpénétraient, ce qui impliquait d'inévitables rencontres.

En dépit d'une très faible démographie (ou pour cette raison), on peut supposer que les Aurignaciens ont été conduits à établir des réseaux d'échange socialement structurés impliquant des règles de bon voisinage acceptées de tous et respectées. Leur survie en dépendait. C'était peut-être leur principal avantage adaptatif sur les populations de Néandertals : une organisation sociale plus cohérente, une meilleure solidarité entre les groupes.

Nous ne prétendons pas que cette vision soit la seule explication, mais elle expliquerait les grandes

analogies que nous avons notées, parfois sur des distances considérables, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à de vastes mouvements de population. Par exemple, les contacts entre le Sud-est méditerranéen et l'Aquitaine sont attestés par des circulations d'objets, tels les coquillages utilisés comme éléments de parure. Des espèces typiquement méditerranéennes comme *Homalopoma sanguineum* sont présentes à l'abri Blanchard et à Castanet (Dordogne) et inversement, des coquillages de l'Atlantique (*Littorina obtusata*) sont parvenus jusqu'à la grotte Tournal dans l'Aude (Taborin 1993). Comment penser que de tels objets à fonction sociale aient pu circuler « entre mer et océan » selon l'expression de François Bon (2002), sans que les symboles qu'ils véhiculaient n'aient également été partagés ?

Toutefois, la diffusion des idées n'implique évidemment pas une continuité territoriale à l'échelle de l'Europe occidentale. Des barrières naturelles ou culturelles (linguistiques par exemple) ont pu être à l'origine du développement de traits originaux. C'est ainsi que les images vulvaires piquetées et gravées sur blocs du Périgord sont sans équivalent dans le Jura souabe. Inversement, les statuettes d'ivoire du Jura souabe n'ont pas d'équivalent connu en Périgord. Il est très peu probable que cela soit dû à des lacunes de la recherche, comme le pense G. Bosinski (1990). Ces tendances formelles et thématiques exprime probablement les identités de deux régions qui devaient avoir entre elles très peu de relations directes. Toutefois, cela n'empêche pas que des thèmes communs aient pu être partagés par tous les groupes. Par exemple, les vulves piquetées du Périgord répondent aux triangles pubiens peints et gravés de la grotte Chauvet, mais également au sexe fortement mis en relief sur la statuette féminine en ivoire de Hohle Fels.

Quel(s) modèle(s) peut-on suggérer pour expliquer une telle situation ? Il faut garder à l'esprit que ces périodes sont longues et mal datées. Nous avons tendance à considérer l'intervalle 30-33.000 BP comme s'il s'agissait d'un temps court. De manière implicite, nous essayons de décrire cette époque comme représentative d'une situation unique et stable, alors que dans la réalité historique, ces trois millénaires ont pu connaître une succession de situations bien différentes. En effet, les réseaux d'échange sont fluctuants par nature. Ils peuvent se construire et se défaire en quelques centaines, voire en quelques dizaines d'années. Ce qui nous apparaît comme le résultat de phénomènes de diffusion « rapide » à grande échelle n'est pas nécessairement le reflet de migrations, ni de grands mouvements de population. Une succession d'avancées de faible ampleur produit pour l'archéologue le même effet. Si l'on envisage qu'un objet, un style ou un détail technique se déplace de 100 km par siècle, il aura parcouru mille kilomètres en mille ans. Or, mille ans, c'est à peine plus que l'erreur sur les datations ! L'impression sera celle d'un transfert « instantané ». En conséquence, les similitudes entre le Jura souabe et Chauvet ou entre Chauvet et Arcy-sur-Cure ou encore entre Chauvet et la Charente ne permettent pas d'exclure l'existence, à un moment donné, de limites territoriales marquées entre ces régions éloignées. En revanche, ces similitudes nous enseignent que de telles limites territoriales, si elles ont existé, ont probablement fluctué à une vitesse supérieure à celle que nos instruments de datation sont actuellement capables de mesurer.

BIBLIOGRAPHIE

- Airvaux, J. (2001). *L'art préhistorique du Poitou-Charentes*. Ed. La Maison des Roches, 223 p.
- Alcalde del Rio, H., Breuil, H., Sierra, L. (1912). *Les cavernes de la région cantabrique (Espagne)*. Monaco, 265 p.
- Ambert, P., Guendon, J.-L., Galant, P., Quinif, Y., Gruneisen, A., Colomer, A., Dainat, D., Beaumes, B., Requirand, C. (2005). Attribution des gravures paléolithiques de la grotte d'Aldène (Cesseras, Hérault) à l'Aurignacien par la datation des remplissages géologiques, *Comptes Rendus Palevol*, t. 4/3, p. 275-284.
- Baffier, D., Girard, M., Bruent, J., Guillet, E., Chillida, J., Hardy, M., Tisnerat, N., Valladas, H. (2001). Du nouveau à la grotte d'Arcy-sur-Cure (Yonne). *I.N.O.R.A.*, n°28, p. 1-3.
- Bon, F. (2002). *L'Aurignacien entre Mer et Océan. Réflexions sur l'unité des phases anciennes de l'Aurignacien dans le sud de la France*. Soc. Préhistorique Française, Mémoire XXIX, 253 p.
- Bosinski, G. (1990). *Homo sapiens : l'histoire des chasseurs du Paléolithique supérieur en Europe (40.000-10.000 avant J.C.)*. Ed. Errance, 281 p.
- Breuil, H. (1952). *Quatre cents siècles d'art pariétal*. Centre d'Etudes et Docum. Préhist., Montignac. 413 p.
- Cabrera, V., Maillou, J. M., Lloret, M., Bernaldo de Quirós F. (2001). La transition vers le paléolithique supérieur dans la grotte du Castillo (Cantabrie, Espagne). *L'Anthropologie*, t. 105, p. 505-532.
- Clottes, J., dir. (2001). *La grotte Chauvet. L'art des origines*. Paris : Ed. du Seuil, 226 p.
- Conard, N. J. (2003). Palaeolithic ivory sculptures from southwestern Germany and the origins of figurative art. *Nature*, 426, p. 830-832.
- Conard, N. J. (2009). A female figurine from the basal Aurignacian of Hohle Fels Cave in southwestern Germany. *Nature*, 459, p. 248-252.
- Conard, N. J., Bolus M. (2003). Radiocarbon dating the appearance of modern humans and timing of cultural innovations in Europe : new results and new challenges. *J. Human Evolution*, 44, p. 331-371.
- Conard, N. J., Bolus M. (2006). The Swabian Aurignacian and its place in European Prehistory. In : O. Bar-Yosef et J. Zilhão (éds.), *Towards a definition of the Aurignacian*. Lisbonne : Instituto Portugese de Arqueologia, p. 211-239 (Trabalhos de Arqueologia, 45).
- Conard, N. J., Bolus M. (2008). Radiocarbon dating the late Middle Paleolithic and the Aurignacian of the Swabian Jura. *Journal of Human Evolution*, 55, p. 886-897.
- Delluc, B., Delluc, G. (1991). *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*. Ed. du C.N.R.S. 390 p.
- Delluc, B., Delluc G. (2003). L'art pariétal archaïque du sud-ouest de la France à la lumière des découvertes récentes. In R. de Balbín Behrmann, P. Bueno Ramírez (eds) : « *El Arte prehistórico desde los inicios del siglo XXI* ». Assoc. cult. Amigos de Ribadesella, p. 23-39.
- Fortea Pérez, J. (2000-2001). Los comienzos del Arte paleolítico en Asturias. Aportaciones desde una arqueología contextual no postestilística. *Zephyrus*, n° LIII-LIV, p. 177-216.
- Fortea Pérez, J. (2002). Trente-neuf dates C14-SMA pour l'art pariétal paléolithique des Asturies, *Préhistoire, Art et Sociétés*, tome LVII, p. 7-28.
- Gillespie, R. (1984). *Radiocarbon User's Handbook*. Monograph Oxford University Committee for Archaeology.

- Glory, A. (1956). La grotte ornées de l'Aldène ou de Fauzan (Hérault). *C.-R. de la XV^e session du Congrès Préhistorique de France (Poitiers-Angoulême)*, p. 537-541.
- Glory, A. (1966). La grotte de Rocadour. Le panneau III peint et gravé. *Bull. Soc. Etudes et Recherches Préhistoriques et Institut Pratique de Préhistoire et d'Art préhistorique*, n°15, p. 135-142.
- González Sainz, C. (2003). El conjunto parietal de la galería inferior de La Garma (Omoño, Cantabria). Avance a su organización interna. In R. de Balbín Behrmann, P. Bueno Ramírez (eds) : « *El Arte prehistórico desde los inicios del siglo XXI* ». Assoc. cult. Amigos de Ribadesella, p. 201-222.
- González Sainz, C., San Miguel Llamosas C. (2001). *Las cuevas del desfiladero. Arte rupestre paleolítico en el valle del río Carranza (Cantabria-Vizcaya)*. Santander : Universidad de Cantabria, 225 p.
- Hahn, J. (1988). *Die Geißenklösterle-Höhle im Achtal bei Blaubeuren. I. Fundhorizontbildung und Besiedlung im Mittelpaläolithikum und im Aurignacien*. Konrad Theiss, Verlag : Stuttgart.
- Kozłowski, J. K., Otte, M. (2000). The formation of the Aurignacian in Europe. *Journal of Anthropological Research*, 56, p. 513-534.
- Martinez, M., Loizeau, S. (2006). Datations des gravures. In *La grotte de Pair-Non-Pair*, Mémoires, vol. 5, Soc. Archéologique de Bordeaux et Conseil général de la Gironde, p. 97-100.
- Mellars, P. A. (2004). Neanderthals and the modern human colonization of Europe. *Nature*, 432, p. 461-465.
- Roussot, A. (1984). Grotte de Pain-Non-Pair. In « *L'art des Cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises* ». Paris : Ministère de la Culture, p. 256-262.
- Sacchi, D. (2001). Données récentes sur le Paléolithique supérieur du Midi de la France, des Pyrénées au Rhône (1997-2001). In « *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 1996-2001* ». XIV^e congrès UISPP (Liège, sept. 2001). ERAUL 97, p. 127-134.
- Taborin, Y. (1993). *La parure en coquillage au Paléolithique*. XXIX^e suppl. Gallia-Préhistoire, 531 p.
- Teyssandier, N., Liolios, D. (2008). Le concept d'Aurignacien : entre rupture préhistorique et obstacle épistémologique. *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, 105, p. 737-747.
- Trinkaus, E., Milota, S., Rodrigo, R., Mircea, G., Moldovan, O. (2003). Early modern human cranial remains from the Pestera cu Oase, Romania. *J. Human Evolution*, 45, p. 245-253.
- Vialou, D. (1979). Grotte de l'Aldène à Cesseroas (Hérault). *Gallia-Préhistoire*, 22 (1), p. 1-85.
- Zilhão, J. (2007). The emergence of ornaments and art : an archaeological perspective on the origins of « behavioral modernity ». *Journal of Archaeological Research*, 15, p. 1-54.